

**The Center of the World**  
**Les plaisirs équivoques de la séduction**  
*Le Centre de l'univers*, États-Unis, 2000, 86 minutes

Élie Castiel

Number 213, May–June 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36481ac>

[See table of contents](#)

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

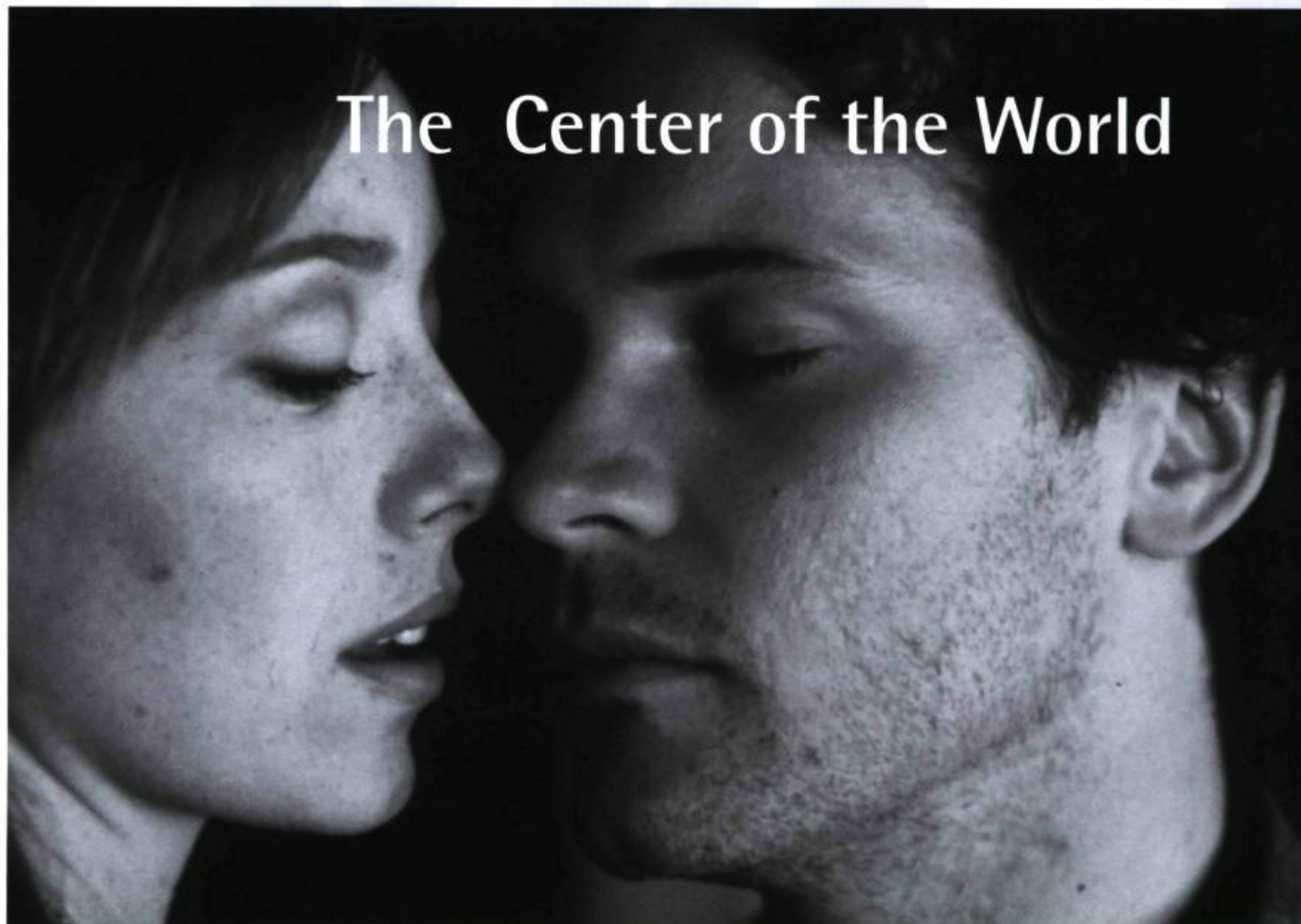
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

**Cite this review**

Castiel, É. (2001). Review of [The Center of the World : les plaisirs équivoques de la séduction / *Le Centre de l'univers*, États-Unis, 2000, 86 minutes]. *Séquences*, (213), 40–41.

# The Center of the World



Une intense relation, érotique et tumultueuse

## Les plaisirs équivoques de la séduction

**A**près le visionnement de **The Center of the World**, quelle que soit notre orientation sexuelle, nous sommes pris par une étrange sensation d'aller vers l'autre, de nous blottir contre quelqu'un. En d'autres mots, de faire l'amour. Mais le faire vraiment, sans compromis, comme une brûlante nécessité de jouir de deux corps se rapprocher l'un de l'autre.

Sans doute, il s'agit là du meilleur film de Wayne Wang, parce que cette fois-ci, c'est en explorant le côté le plus intime de l'être qu'il nous communique sa vision du monde. Et malgré les apparences, il le fait avec subtilité, discrétion et sobriété. Certes, **The Center of the World** est un film qui parle de sexe, de rapports entre individus à l'ère des espaces cybernétiques, mais il est surtout question de solitude et de quête de l'autre.

Il s'appelle Richard Longman, il n'a que 23 ans et il est déjà millionnaire. Tout simplement parce que c'est un génie de l'informatique et que l'informatique est ce qui *marche* le mieux dans le monde d'aujourd'hui. Elle s'appelle officiellement Florence, elle a probablement le même âge que lui et elle est *strip-teaseuse* au cabaret Pandora's Box, car l'industrie du sexe est parmi ce qui *marche* le mieux dans le monde d'aujourd'hui. Lorsque ces deux êtres se rencontrent dans un café, c'est pour vivre par la suite une intense relation à la fois érotique et tumultueuse. Richard tombe éperdument amoureux de Florence. Elle hésite et... pour la *modique* somme de dix mille dollars, accepte de passer trois jours avec Richard, mais à certaines conditions... À l'hôtel, chacun a sa chambre, mais elles sont communicantes. Le couple ne pourra se

rencontrer qu'à des heures bien précises, selon l'arrangement qui a été conclu d'avance.

La plus grande partie du film se passe donc dans une chambre d'hôtel cinq étoiles, à Las Vegas, capitale du plaisir et du jeu, lieu où le virtuel et le réel se confondent et où, pendant trois jours, deux corps vont jouer aux jeux de la séduction et tenter de se rapprocher pour se définir, pour échapper au vide de leur existence.

Ce vide est magnifiquement illustré par le choix esthétique du réalisateur. Si le film est tourné en vidéo numérique, ce n'est pas par pur hasard, il s'agit d'un choix narratif qui consiste à mieux percer le mystère des personnages, à les rendre *documentaires*, à les situer dans une réalité propice à leur engagement. En grande partie, ce support filmique permet un contact plus direct avec tout ce qui est filmé. En voyeur, la caméra suit les ébats et les altercations des deux personnages, alors qu'ils tentent de renégocier les termes de leur engagement.

Et c'est par le gros plan et sa frontalité que le film de Wang assume sa véritable fonction. Entrer dans l'intimité des êtres, les posséder, les envahir jusqu'à leur soutirer ce qu'ils ont de plus profond et de plus personnel en soi. Une séquence explique toute la portée du film. La caméra se dirige vers Richard, assis au bord du lit. Un très gros plan montre son visage, jusqu'à la prunelle de son œil droit. Son regard est pensif. Il s'imagine faire l'amour avec Florence. L'amour animal, l'amour qui nous soumet à l'autre. Il s'imagine qu'il lui parle et lui dit des mots d'amour. Les paroles qu'on entend en voix off sont celles que la plupart d'entre nous prononçons lors de nos rapports intimes. Aucune censure, aucun compromis. Le sexe s'abandonne, il est brut, total, immédiat. Mais c'est de l'ordre de la fantaisie. Car dans l'existence de Richard, il y a certainement un rapport entre sa vie professionnelle (il passe le plus clair de son temps en face de trois écrans d'ordinateur) et sa vie intime (il doit louer les services d'une jeune femme pour compenser son manque affectif).

En présentant un troisième personnage comme une sorte d'*intrusion* à l'intimité des deux protagonistes, le réalisateur ne fait qu'accentuer la fragilité de leur relation. Le temps d'un léger différent, Jerri, une amie de Florence, entre en scène. Une séquence mémorable nous rend compte de la complexité du rapport entre les deux jeunes femmes. Amies ou amantes ? Complices ou adversaires ? Jerri vient de vivre une expérience douloureuse avec son amant. Elle va se consoler chez Florence, dans la chambre d'hôtel. Comme ça, par hasard, elle tente de séduire Richard, comme pour le remercier de l'avoir aidée financièrement. Florence n'aime pas cette situation. Elles se disputent. Entre ces deux femmes, il y a l'homme, le mâle qu'il faut posséder et séduire pour échapper à la solitude.

En tentant de décrire les nouveaux rapports amoureux dans une société occidentale à la pointe du progrès en technologie, Wayne Wang donne sa vision d'un monde qui a perdu ses repères, un monde sans idéologies du cœur et de l'esprit. Sur ce plan, **The Center of the World** évoque **Chinese Box** dans la mesure où, à travers le parcours tragique de deux amants, Wang faisait le procès

d'une société qui a perdu ses valeurs. À l'instar de Vivian (Gong Li), il ne reste à Florence que son indépendance.

Comme d'habitude, la caméra de Wang est d'une grande mobilité, captant des instants de vie et filmant les personnages jusqu'à divulguer leurs états d'âme. En plan d'ensemble, une caméra fixe surprend Florence et Richard. Elle, à gauche de l'écran, assise par terre au pied du lit; lui, à sa droite, assis sur une chaise collée au mur, près du hall d'entrée de la chambre. Elle ne porte que son soutien-gorge, elle touche son sexe et lui dit : « I will show you *real* ». Impitoyable constat d'un monde qui ne croit plus en rien. Et c'est quoi, précisément, ce *real*, ce réel, ce *centre du monde* ? Florence l'explique en détails et sans retenue, révélant aux spectateurs l'une des activités les plus essentielles à la survie de l'espèce.

Sans aucun doute, **The Center of the World** est un des films les plus torrides de l'année. Et de grâce, ne vous laissez pas intimider par le support filmique car, dès les premières images, nous sommes totalement immergés dans un univers qui renvoie à nos pulsions les plus secrètes et les plus érotiquement excitantes.

Élie Castiel

#### ■ Le Centre de l'univers

États-Unis 2000, 86 minutes — Réal. : Wayne Wang — Scén. : Ellen Benjamin Wong, d'après une idée de Wayne Wang, Miranda July, Paul Auster, Siri Hustvedt — Photo : Mauro Fiore — Mont. : Lee Percy — Mus. : chansons pop contemporaines — Son : Sean Garnhart, James Stuebe — Déc. : Donald Graham Burt, Diana Kuncie — Cost. : Kimberly Johnson — Int. : Peter Sarsgaard (Richard Longman), Molly Parker (Florence), Carla Gugino (Jerri), Balthazar Getty (Brian Pivano), Jason McCabe Calacanis (Pete), Pat Morita (le chauffeur de taxi), Ian Gomez (livreur) — Prod. : Peter Newman, Wayne Wang — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.

Entrer dans l'intimité des êtres

